

abdellatif laâbi

mobilisation-tract

*bonne année camarades
c'est le moment des bilans*

*on ne demande pas de statistiques
de nouvelles victoires s'inscrivent au calendrier des peuples
10^e anniversaire révolution cubaine*

*cessation bombardements sur viet-nam nord
4^e année déclenchement lutte populaire armée palestine
en angola 9*

*au mozambique 5
sans oublier l'érosion violente du colosse américain
par la négraille debout*

*la gâchette froide
de nouvelles défaites tombent au livre noir des gorilles
écrasement insurrection petites antilles
apartheid crématoire du Continent
barricades guerilla urbaine sur cadavre occidental
combien de massacres*

en frontières sûres au nom liberté peuples

A GENOUX LES DAMNES DE LA TERRE

*bonne année camarades
la lutte continue
cette grande humanité a dit assez
mosché dayan inspecte*

à l'ombre des mirages

*shalom napalm
les cosmonautes ont vu à l'œil nu la face cachée de la lune
le dollar connaît des hauts et des bas
la livre sterling éternellement menacée*

*de gaulle multiplie ses frasques
et se retire grand seigneur*

*c'est le moment des grandes affaires dans le trust de la presse
les arabes achètent de plus en plus les disques d'oummou kaltoum
la c.i.a refait ses comptes
les ordinateurs bavent leur surplus
le taureau fabuleux change de corne
petites et grandes paniques du siècle quatorze*

*bonne année camarades
et nous*

*où en sommes-nous
terre de contrastes*

*pommes d'or et légendes
ah ces satanées oranges de haïfa
la ruée vers le soleil*

*cailloux-palmiers-serpents indigènes
joli-coussin-bijou-burnous berbères c'est plus authentique
à répression ouverte*

*un bazar de 500.000 km²
fiche anthropométrique*

*casier judiciaire
les mercenaires aux quatre coins des rues
nos peuples terrassés par giclées de féodalités petites exploiteuses
le silence est de rigueur*

28 *voilà voilà voilà on ne mange pas assez on ne travaille pas on ne
comprend pas on ne parle pas on ne baise pas on ne vit pas
— au secours*

— pour qui la première balle ?

chut chut t'occupe pas

*omo est là si vous voulez déménager en bleu buvez fanta kodak
plus la pile qui ne s'use qu'autour du carré rouge tracé par la
pointe bic tout cela grâce à la bombe spéciale cafards fournis de
la vache qui rit*

fernand raynaud en sourire publicité agence havas

*le petit marocain exhubérant en reportage afrique-film merci
compte rendu humour sous-développé l'Opinion de minuit
football cartes espagnoles et télévision-nounours*

dors dors bien

ton mauvais rêve de juste

dors dors bien

chère foule

de jérusalem à grenade

*bonne année camarades
camarade tu consommes*

tu t'empiffres

*le maroc est le plus grand consommateur de whisky du monde
clément radio-médina radio-bidonvilles*

camarade tu tournes

tu te présentes au spectacle

tu ne craches pas sur les produits-finis de la somaca
tu collectionnes
tu t'installes
tu te méfies de l'héroïsme
l'aventurisme
le terrorisme
des poètes
race bizarre à taux de suicide curieusement élevé
ça sent mauvais tous ces détours
n'est-ce pas
tout cet organico-physiologico-érotico-lyrico-mal orienté
avec si peu de citations
de refrains
si peu de références
tu te coules doucement ta petite vie de lutteur entre deux week-end
à repas pour dix
tu observes les arrêts
les transitions
les interdits de dépassement
à la vitesse qu'il faut
comme dans le code de la route
tu consultes la table des lois
de notre temps bien sûr
sûr de toi
sûr de vous
camarades

29

vient le 1^{er} mai
et par déferlements gosiers tranchés au laser du cri
masses rationnelles régénérant la parole
en diagnostics sans appel
nous dictent
reprends ta farine américain
Ho ho hochiminh
travailleurs et étudiants
maintenant le pouvoir au peuple
che che guevara
par déferlements memorandum
banderolles forum livres à blanc
en slogans mûrs force motrice
ho ho
langue vacille brasiers masque
che che
bilan traduit en dialecte collectif

1^{er} mai printemps de la parole
3 heures pour 365 jours d'aphasie
c'est peu tellement peu même pour raconter un cauchemar c'est peu
tellement peu même pour une résolution au suicide c'est peu tellement

peu le temps que dure une plaidoirie pour sauver la tête d'un condamné

or nous sommes aujourd'hui près de 15 millions
faisons le compte des analphabètes des parias des exilés des chômeurs des prisonniers des inadaptés des drogués des putains des syphillitiques des paralytiques des sous-alimentés des déracinés des alcooliques des geôliers des fous de dieu
que restera-t-il ?

3 heures pour 365 jours d'aphasie
c'est peu tellement peu pour chausser la liberté et en ruer les morts
pour dégueuler l'anesthésie et sauter les barrières de l'hôpital pour
faire sauter les 77 cadenas qui nous bouclent les lèvres
je maudis cette liberté
sursis compte-gouttes surveillée au chronomètre

voilà le bilan

à remettre

à remettre

jusqu'à la mort du chien

camarade

je m'adresse à l'homme en toi Non pas l'homme châtré des morales non pas l'homme de tes manuels ou des discours de l'o.n.u.

30

je m'adresse à l'homme en toi L'homme à racines l'homme à démences visionnaires l'homme à orgasmes l'homme à poings qui ne mâchent pas leurs doigts l'homme à bistouri d'insoumission ramassé en nappes de fiel magnétiques prêtes à vitrioler la face du génocide.

je m'adresse à l'homme en toi L'homme à fissions d'actes le titan à longues enjambées d'histoire. Ton rêve m'importe. Tes courses frénétiques enlisé dans les sables mouvants m'importent. Tes faux pas m'importent autant que ta démarche sûre vers l'homme total et tes obsessions. Et ton errance pardi. Tes doutes. Tes certitudes. Ta liberté fauve de nomadismes.

Je partage le sel et le pain avec toi lorsque j'éjacule un poème et nous savons tous superstitieux ou pas ce que cela veut dire. Nous nous entreveignons pour que le sang soit entre nous la seule frontière d'exigence.

Le poème. Le partage. Le silence nous tuera. Toute vie privée est un scandale. Je me présente. Tête nue. Provocateur. Oui pour provoquer le créateur qui est en toi Tous les créateurs qui sont en vous. Crieur public en affiches de neurones placardées sur le mur du silence. Spéléologue du soulèvement prochain.

spectateurs

n'acceptez pas le silence

chacun s'impose son silence

N'EST PAS HOMME CELUI QUI ACCEPTE LE SILENCE

cadavres cadavres

derricks
minarets de cadavres
candidats au suicide quotidien
vous vous suicidez chaque jour en acceptant le silence
vous raidissez
cadavérissez
jaunissez
chaque jour en clouant vos
glottes et vos poings
chaque assemblée est une manifestation
sinon c'est un cimetière
je vous le dis
L'HOMME PARLERA
SON REGNE ARRIVERA

31

paraîtra bientôt

l'œil et la nuit

roman-itinéraire

d'abdellatif laâbi

bibliographie critique maghrébine

abdelkabir khatibi

le roman maghrébin : Maspero collection

« domaine maghrébin ». Paris, 1968 :

Une mise au point à propos de cet essai nous permettra de déterminer d'une façon schématique l'objectif que s'est assigné A. Khatibi.

— Tout d'abord « le roman maghrébin » est un essai démonstratif non exhaustif (1), qui s'est limité au développement de quelques thèmes et ne prétend nullement avoir esquissé toute la problématique de la littérature ou des écrivains du Maghreb (2).

32

— Le deuxième point est que cet essai est conçu pour un grand public (3). Ceci bien sûr sans faire de concessions sur le fond ni minimiser l'importance et l'urgence des idées à défendre.

Nous avons choisi pour rendre compte de cet essai, de nous attarder sur un des thèmes que développe Khatibi et que nous considérons des plus importants puisqu'il englobe et sous-tend tous les autres. Il s'agit du problème de l'acculturation.

« Se demander ce qu'est le roman pour nous, Maghrébins, maintenant en 1968, c'est-à-dire en période de décolonisation », revient à tracer un schéma opératoire qui définit la méthode et démystifie le système. Si cette question est posée par l'auteur à plusieurs niveaux, c'est à celui de l'acculturation qu'elle aurait dû renvoyer à une analyse plus spécifique.

Certes, Khatibi a analysé l'acculturation dans le roman maghrébin sous plusieurs rubriques : perception sexualisée de l'Occident et échec de l'ironie, déracinement, révolte systématique contre l'aliénation familiale et coloniale (4). L'analyse manque cependant d'élaboration théorique.

(1) Il s'agit de la littérature Maghrébine contemporaine d'après guerre allant de 1945 à 1962, ce qui correspond à la lutte contre le système colonial.

(2) « Le Roman Maghrébin » est en train d'être traduit par M. Barrada en collaboration avec l'auteur. A vrai dire c'est plus qu'une traduction, puisque certains thèmes seront approfondis et certains écrivains étudiés, notamment les écrivains d'expression arabe comme par exemple 'Abdeljalil Ben Jalloun.

(3) Khatibi publiera bientôt une étude de la sociologie de la littérature où l'élaboration théorique ne sera pas reléguée au second plan.

(4) cf. p. 67 à 82.

Le concept d'acculturation définit à lui seul l'ensemble des structures — malades et défaillantes — du statut de l'écrivain maghrébin. Cette situation est définie par la perception de l'Autre (comme possible pour l'identité recherchée). Comme l'écrit A. Laroui dans « l'idéologie arabe contemporaine » : « penser, c'est d'abord penser l'autre... l'Autre des Arabes c'est l'Occident » (5).

Khatibi nous présente trois façons de penser l'Autre :

- une vision sexualisée (chez le Tunisien 'Ali ad-Dù'âji)
- une vision d'homme dominé (le cas Memmi) (6)
- une vision psychanalytique de l'Autre à travers le père sacralisé (le cas Chraïbi) (7).

Il s'agit pour nous de savoir si cette option méthodologique épuise toute la problématique de l'acculturation.

L'appareil conceptuel dont use Khatibi est souvent d'inspiration psychanalytique. On se demande alors pourquoi l'analyse ne va pas jusqu'au bout, voulant rallier le niveau sociologique avec le modèle de l'interprétation psychanalytique.

Le cas d'Ad-du'âji est assez caractéristique en ce sens. Certes, sa sexualisation de l'espace est évidente, mais elle n'est pas qu'un mode sur lequel l'autre est perçu, elle est aussi une projection matérialisée de soi, où le narcissisme trouve son plein épanouissement. L'écrivain est lié alors à sa propre image même quand il s'agit d'une distanciation par l'ironie. Sa désaliénation passe d'abord non pas par l'autre — même si l'Autre est femme — mais par son propre moi pris en tant que médiation.

Nous retrouvons dans l'analyse du cas d'Albert Memmi des concepts s'inscrivant dans une vision ethno-psychanalytique : il s'agit de « déracinement », de « déchirement » (8). L'Autre est avant tout celui qui a confisqué l'identité, celui qui est cause de la « perte de l'unité fondamentale ». La haine produit un écrivain dominé et révolté ; le roman devient autobiographie. Nous retrouvons le processus narcissique non résolu, puisque, contrairement à ce que pense Khatibi, il n'y a pas de « déchiffrement de l'aliénation et remise en question de l'univers colonial » (page 73). L'analyse de soi devient spectacle, projection totale de soi dans l'écriture, dédoublement de la personne et sublimation des conflits. Une sociologie de l'oppression, et par conséquent une dénonciation de l'acculturation, ne peut passer d'abord par soi (nous aurions là à la rigueur un autre niveau d'analyse qui pourrait avoir son efficacité).

L'acculturation est un phénomène vécu certes, mais qui exige d'être considéré dans toutes ses dimensions.

(5) cf. l'idéologie arabe contemporaine, p. 15, Ed. Maspéro.

(6) A. Memmi vient de publier un essai intitulé : « l'homme dominé ».

(7) cf. dossier Chraïbi. Souffles n° 5.

(8) Tout déchirement n'est qu'un moment, une crise faite pour être dépassée. Nous ne pouvons être intégrés au savoir totalisant (prétendre à l'universalité) qu'en accomplissant une série de dépassements. L'aliénation de l'écrivain est surmontée par l'écriture, mais pas n'importe quelle écriture, surtout quand il s'agit d'homme colonisé (ou en période de décolonisation). La forme n'est plus simple moyen, mais acquiert toutes les dimensions des exigences révolutionnaires. Le signifiant jouit d'une autonomie qui lui permet d'alterner les niveaux : il est à la fois objet véhiculaire et expression signifiée. Seul Kateb Yacine possède d'une façon remarquable cette technique, technique que Khatibi qualifie de « terroriste » car elle brise la structure propre au roman et crée un langage éblouissant « fusant de toutes parts et se surpassant indéfiniment ».

Le troisième cas est celui de Chraïbi et qui offre, comme le souligne Khatibi, un modèle de psychanalyse. C'est ici que nous aurions aimé trouver une analyse un peu plus poussée qui aurait permis de dépasser la variante pour aboutir au système, aboutir à une remise en cause du système patriarcal et traditionnel. Khatibi en parle (pages 78 à 80), mais le modèle psychanalytique n'est qu'esquissé. Procéder à une lecture herméneutique de l'œuvre de Chraïbi, en analysant par exemple la relation triangulaire père/mère/fils d'abord au niveau des conflits vécus, ensuite au stade de la manipulation des signes, est une démarche qui s'imposait pour définir toutes les dimensions de la révolte de Chraïbi.

Le père « sacralisé » « divinisé », omniprésent et omnipotent, est l'image même du patriarche et du charismatique, sujet d'une haine que Khatibi qualifie de « sadique » (page 79). « Je suis également sadique... » écrit Chraïbi, mais il s'agit d'un sadisme conscient et assumé qui reste actuellement encore incompréhensible pour le père. On ne peut parler d'une identification au père. A son père, Chraïbi ne voue que haine et hostilité. Le meurtre du père ne résulte pas de la double polarité admiration/hostilité. La dissolution de l'Oedipe reste en suspens. A sa mère qui n'est pas une femme tant le père lui « faisait la vie dure » (9), il a substitué une vraie femme. Comme le note à juste titre Khatibi : « la libération se fait sur le plan de l'Eros. La virilité démesurée est un moyen de combat contre le Père et le bordel la première éducation d'un homme libre » (10).

34

Le phénomène de l'acculturation est ainsi vécu et exprimé à travers trois cas maghrébins sous le signe de l'édification d'une culture nationale authentique, c'est-à-dire décolonisée. La difficulté d'être de l'écrivain maghrébin débouche, à cause justement du phénomène de l'acculturation, sur des problèmes plus graves encore puisqu'il s'agit de la communication. A. Laroui constate la très nette coupure entre l'intellectuel et l'ensemble des couches sociales : « l'intellectuel, n'étant pas en contact avec la totalité de la société, voit la dialectique sociale de l'extérieur, c'est-à-dire abstraite-ment et peut alors recourir indifféremment à l'arabe classique ou à une langue étrangère puisque de toute façon, il s'adresse uniquement à lui-même ou à ses frères intellectuels » (11).

Que la voix de l'écrivain ne touche qu'une élite ou se trouve renvoyée à elle-même comme dans un écho, nous ne pouvons dans le cas précis du Maghreb croire à l'illusion de la communication avec toutes les couches sociales. L'écrivain avant tout s'exprime ; c'est peut-être plus un besoin narcissique qu'une générosité. Cependant nous n'irons pas jusqu'à soutenir avec Laroui qu'une « grande partie de la littérature française-nord-africaine est transitoire, circonstancielle, peu expressive parce qu'elle se conçoit comme un rameau régionaliste d'une culture centrée ailleurs et qui seule l'approuve ou la désapprouve » (12).

Khatibi n'a pas hésité à dénoncer (son essai démonstratif est avant tout prise de position et dénonciation) ce genre de littérature qui a accompagné le colonialisme, et à faire éclater les rapports unilatéraux unissant la métropole à ses anciennes colonies.

tahar benjelloun

(9) cf. Questionnaire à Chraïbi. Souffles n° 5, page 5, (une réédition du « Passé simple » est en cours).

(10) le roman maghrébin page 80.

(11) cf. « l'idéologie arabe contemporaine » p. 182, Ed. Maspéro.

(12) cf. « l'idéologie arabe contemporaine » p. 176, Ed. Maspéro.

abdellatif laâbi

e.m. nissaboury

race

plus haute mémoire

collection atlantes

collection atlantes

rabat 1967

rabat 1968

Il faut saluer la naissance d'une jeune poésie maghrébine qui tourne le dos aux incertitudes des aînés en assumant plus radicalement leur écriture et en tentant de chercher des voies nouvelles et un langage débarrassé de l'académisme. A. Laâbi et E.M. Nissaboury, malgré la différence évidente de leur tempérament littéraire, ont en commun une certaine approche des thèmes et des situations. Cette poésie qu'ils défendent est conçue comme une hygiène mentale, une réappropriation de l'identité, de l'histoire et comme ils le disent eux-mêmes de la mémoire et du corps.

Disons tout de suite que cette tentative est d'abord un effort de rupture. Ces poètes nous disent avec violence que cette réappropriation est rupture avec l'architecture classique de la poésie et qu'il faut sensibiliser le corps à tous ses appels même les plus contradictoires. Comment est pratiquée cette rupture? Là, la démarche de Nissaboury se sépare de celle de Laâbi; si celui-ci joue sur un double langage (le lyrique et le langage du quotidien), l'autre évite le choc brutal des images, il procède en un chemin labyrinthique, entrecroisant les images-clefs sans les confondre. L'utilisation alternée du double langage renvoie à la tentative d'enraciner le lyrisme dans le vécu, de le confronter au présent, et par là même dénoncer l'aliénation subie de nos sociétés. Cette distanciation vis-à-vis du réel est équilibrée par le langage lyrique. Il y a là un redoublement dans la recherche de soi, un enchevêtrement des deux langages qui commande le rythme de cette poésie qui se veut d'abord orale, d'abord communication vivante. Il y a là aussi dans l'espace de l'imaginaire un vocabulaire répétitif qui puise son stock dans un univers plutôt minéral, enfoui dans les stratifications de la mémoire. Le corps est une irruption du temps déchiré, la violence d'un érotisme proclamé, crié, réclamé.

35

C'est pourquoi il faut parler d'un effort de réappropriation du corps et de la mémoire. Disons tout de suite que certains thèmes ou notions peuvent prêter à confusion, le mot race par exemple chez Laâbi. Ce mot, si je comprends, est revendiqué en tant que tel, il signifie schématiquement la race des damnés, la race des peuples opprimés. Généralisé de cette manière, ce mot ne veut plus rien dire. Mais ce problème est mineur. Ce qui me paraît à signaler, c'est l'effort global de ces poètes qui insistent sur le fait que notre identité doit se fonder maintenant sur la différence proclamée, la différence de rupture avec l'Autre. L'identité, c'est d'abord la différence, la rupture avec notre passé, avec la culture coloniale et néo-coloniale, avec le cauchemar de notre présent. C'est l'image utopique d'un homme désaliéné, intégré à soi, un homme nouveau dont l'action poétique a la charge de le rendre transparent à notre regard. Cet effort de totalisation est au centre même de la recherche de l'identité. La poésie participe à sa manière à cet immense travail de réappropriation, en faisant éclater la culture occidentale intériorisée. Sans demander à la littérature de transformer le monde, nous pouvons exiger d'elle la critique permanente de l'imagination répressive. C'est cet appel que nous lance la nouvelle génération des poètes maghrébins.

abdelkabir khatibi

mohammed khair-eddine

agadir

corps négatif

Depuis son départ en France, Mohammed Khaïr-Eddine a publié trois ouvrages : « Agadir » (1967), « Corps négatif », suivi de « Histoire d'un Bon Dieu » (1968) et tout récemment un recueil de poèmes « Soleil arachnide » (1969), tous aux Editions du Seuil.

La présente chronique sera consacrée aux deux premiers livres.

36

Précisons tout de suite qu'il serait vain d'essayer de faire rentrer ces ouvrages dans un genre littéraire ou autre selon un système de classification devenu depuis longtemps caduc.

Le roman moderne est arrivé à admettre de nombreuses distorsions, à véhiculer et à faire cohabiter des formes d'écritures diverses : éléments dramatiques, expression poétique, langage apparenté au cinéma, au reportage journalistique, à l'essai philosophique, politique ou culturel, à la chronique historique, etc... Toutes ces nouvelles irruptions ont balayé sur leur passage, avec plus ou moins de radicalité, les constantes humaines, chronologiques et topographiques du genre dit romanesque.

Dans Agadir, comme dans Corps Négatif, nous retrouvons en effet cette décision de dépassement d'une esthétique logicienne en vue d'une expression plus intériorisée évoluant au rythme d'une investigation aux multiples axes de divergences, aux multiples centres d'aimantation.

Dès lors, l'écriture secrète une nouvelle logique d'approche et de perception, de consommation et de restitution du réel qui fait appel pour sa communication à une aventure, à un risque aussi mouvementés, aussi complexes que la démarche de création elle-même. La lecture n'est plus cette attitude spectatrice, relevée de temps en temps de frissons esthétiques ou émotionnels, mais une véritable participation incluant la haine, l'amour, le dégoût, la mutation, la transformation, sans que la lucidité n'en soit pourtant exclue.

Parvenus à ce niveau d'emprise sur l'œuvre et dans l'œuvre, nous pouvons évidemment partager ou non le contenu frayé, apprécier ou non la tonalité du cri, approuver ou contester ; nous pouvons aussi contrôler les soubassements psychologiques, idéologiques et culturels de l'œuvre, et les confronter à nos propres exigences.

Ayant fait ce parcours, et ne voulant tenir compte que de cette expérience de l'œuvre et d'elle seule (1), je me retrouve à la fois déplacé (changé dans une certaine mesure), remué, mais aussi irrité et sceptique.

Concernant l'œuvre de Khaïr-Eddine, on ne peut certainement pas ne pas être bouleversé par la violence sismique de ce cri, de cette saignée désemparée, de cette contestation éclatant dans toutes les directions, de ce plastiquage du néant comme il l'aurait dit lui-même. Et dans ce mouvement de fureur et de révolte, les ruades cognent partout, se transforment à la limite en système d'écriture en dehors duquel plus rien ne compte. Il y a ainsi des passages (surtout dans Agadir) suffocants par leur force et leur résonance.

Mais ces moments de haute tension où la communication prend tout entier restent malgré tout des îlots, des moments de fulgurance, reliés par une autre matière plus fragile, relevant d'un automatisme facile garanti par une assurance de mauvais aloi. Sans oublier des résidus d'un ensemble de souvenirs littéraires folkloristes manifestes dans Corps négatif, ni des épanchements qui ne nous sont pas destinés et qui continuent cette démarche de l'écrivain colonisé stigmatisée chez les représentants de la précédente génération littéraire maghrébine. D'autre part, l'aspect de contestation de ces deux livres et sur lequel insistent particulièrement les présentations d'éditeur beaucoup plus soucieux comme on sait de sensation lucrative que d'honnêteté intellectuelle, devrait à mon avis être ramené à sa réelle mesure. La contestation d'un système ne saurait être effective et décisive si elle se contente de l'anathème furieux, d'une menace d'extermination dans le langage des rixes de quartiers. Elle réside dans une mise à nu, dans un démontage de tous les mécanismes du Système. Pour cela, toutes les ressources d'une écriture, quelque géniale qu'elle soit, ne peuvent suffire. Sans une emprise effective sur les réalités globales de l'histoire, de la société et du système concernés, sans une pratique directe, cette contestation risque de s'emurer dans une dénonciation à courte vue, dans une agressivité pathologique qui n'a rien à voir avec une contestation d'ordre révolutionnaire.

37

En tout cas, et pour revenir à des problèmes plus généraux, une œuvre ne se nourrit pas éternellement de souvenirs. Il est à craindre que celle de Khaïr-Eddine ne connaisse à la longue les affres du déphasage et cesse donc de nous concerner, quant à la construction de notre littérature nationale.

abdellatif laâbi

(1) J'ai tenu à l'objectivité, malgré tout tellement difficile quand il s'agit de dénoncer la manipulation dont sont souvent encore victimes les écrivains maghrébins et du Tiers-Monde d'une manière générale qui produisent à l'étranger et qui en arrivent progressivement à s'assimiler et répondre aux besoins d'une certaine intelligentsia européenne qui consomme encore avec autant de gourmandise malsaine l'énergie des créateurs « d'outre-mer ». Et Khaïr-Eddine est loin d'avoir échappé à cette assimilation.

malek alloula

villes (I)

38

Lorsque Malek Alloula se propose dans ce parcours de dresser un bilan assumé de l'intérieur de toutes ces villes qui « pourrissent au soleil », il y a là une démarche qui est loin d'être gratuite et qui ne trouve sa raison d'être à la lumière des exigences nouvelles qui s'imposent à toute forme de création. Démarche du clinicien qui devient ce héros épique aux prises avec les puissances souterraines, du chirurgien dont le bruit des instruments se fait entendre au-delà des cimetières de mémoire. Et quels sont ces instruments? quel est cet outillage? Le poète, dans la mesure où celui-ci est débarrassé de toutes ces nimbos totémiques qui en font une figure de légende, est lui-même cet outillage. Outillage qui relève de l'œil

un regard toujours plus souterrain qui sonde l'exil métallique

du diaphragme, « à partir d'une respiration qui brûle », d'une perception du monde résultant d'un démantèlement, à la base, de tous les réseaux de fascination qui nous téléguident nous autres ex-colonisés, néo-colonisés, hier damnés de la terre, demain en état de décomposition hautement avancé, ou confortablement installés dans notre contemplation béatifique d'une danse où

le nombril d'un orient débraillé
roule les miasmes d'une mémoire en chaleur.

Démarche de désaliénation avant tout. Et là, les trop fameux griefs que l'on continue à placer en tête de chapitre quand il s'agit d'introduction à la littérature maghrébine, sont déphasés, accusent un tel misérabilisme de pensée, une telle méconnaissance des vrais problèmes qui se posent non seulement à cette littérature réduite par la force des mythes à une plage de déchets existentialistes, mais bien à toute la littérature — qu'on se demanderait si la génération passée, qui a fait ses livres et son temps, ne témoignait pas en définitive de la récupération de quelques vieux adages qui sentent maintenant la poussière du romantisme sur les carabines de musée. Malek Alloula « se fout » de la littérature. C'est d'abord l'homme qui se constate, et à travers lui

(1) Collection « Atlantes », 1969, Rabat.

de grands déplacements de races qu'il fallait nommer et cette magie transmise au seuil de la tombe à des enfants si tristes

...

ma mémoire une stalactite
où s'embrochent tant de nuits blafardes.

Villes est un itinéraire retracé par gestes d'apocalypse, au moyen de cette parole-acte débarrassée de tout mystère évangélique. Il n'y a là aucune trace de chaos. Nous pourrions même parler d'une rigueur, généralement admise simplement au niveau de l'écriture, mais qui, ici, semble être une des conditions essentielles qui gèrent cette palpitante « circulation souterraine ».

e.m. nissaboury

39

nouvelles parutions maghrébines 1968/1969

- | | |
|-----------------------|--|
| Mourad Bourboune | « Le Muezzin ». Roman. Bourgois Editeur. Paris 1968 |
| Mouloud Feraoun | « Lettres ». Editions du Seuil. Paris 1969 |
| Mohammed Khair-Eddine | « Soleil Arachnide ». Poèmes. Editions du Seuil. Paris 1969 |
| Mohammed Aziz Lahbabi | « Ibn Khaldûn ». Essai. Editions Seghers. Collection « Philosophes de tous les temps ». Paris 1968 |
| Abdallah Mazouni | « Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb ». Essai. Editions Maspéro. Domaine Maghrébin. Paris 1969 |
| Zaghloul Morsy | « D'un soleil réticent ». Poèmes. Editions Grasset. Paris 1969 |
| Jean Sénac | « La jeune poésie algérienne ». Anthologie. Plaquelette éditée par le centre culturel français d'Alger. |

retour en agadir de afifi

Si le spectateur trouve une clé...

40 Agadir est une immense solitude provoquée par un cataclysme naturel. L'écroulement d'une structure secrétée au jour le jour à travers un labyrinthe de servitudes imposées, ce qui avait donné naissance à une architecture complexe, cellulaire, témoignant d'un corps à corps : l'homme et la nature ; la foule et son maître. Dès le générique, nous sommes mis en face de cet implacable protagoniste qui défie notre force illusoire : la nature. Ce n'est donc pas un hasard si les premières images de *Retour en Agadir* nous font assister à un combat d'ordre cosmique où vagues et rochers sont aux prises. Mais nous savons que l'élément dynamique tôt ou tard vient à bout de l'élément statique, quelle que soit sa nature, et que si les rochers opposent une résistance farouche au flux et au reflux de l'océan, leur force n'est qu'illusoire. C'est précisément de là que découle l'aspect dramatique de cette scène. Nous sommes déjà dans l'atmosphère de *Retour en Agadir*. Nous ne devons pas nous attendre à un spectacle de divertissement, à un voyage touristique, à une succession de clichés enveloppés dans un commentaire démagogique. Il n'est pas question d'engourdir et d'inhiber, mais de susciter plutôt la participation effective du spectateur.

...La brève course d'une mémoire...

Il s'agit d'un *Retour en Agadir*, il s'agit de saisir ce qui est camouflé derrière une réalité d'apparat. On ne peut effectuer ce retour sans que la mémoire n'afflue pour lancer la frêle passerelle entre le passé et le présent. C'est en fonction de cette mémoire que la nouvelle Agadir, créée de toutes pièces par les magnats de l'investissement immobilier, restera une contradiction vivante, une farce monumentale, un piège en béton destiné à l'exploitation de l'homme. Dès lors, c'est avec exaspération que l'œil parcourt les compositions plastiques de la première séquence, et dès lors l'esthétisme de ce complexe architectural se révèle factice, dérisoire. Ce qui se veut progrès redevient simple illusion quand on se pose la question : à qui profite le progrès ?

« Le silence épouvantable du cri »

La réponse vient instantanément, claire, sans ambiguïté : ç'aurait pu être pour cette foule en délire, qui court et crie par une étouffante journée d'été pour acclamer son roi. Ç'aurait pu être pour les gosses et les femmes parqués devant la préfecture où les responsables prennent des rafraîchissements. Ç'aurait pu être pour les hommes brûlés par la souffrance qui quémangent une clémence à travers leurs ovations mouvantes. Ç'aurait pu être pour cette marée humaine, contre les cordons de la police.

Ç'aurait pu être... car vous avez bien vu qu'il s'agissait d'une ficelle cinématographique, que c'était des photographies relatant les événements d'avant le tremblement...

Le cortège se met en branle pour une prochaine étape. Un fondu en blanc. Le somme de la ville se prolonge indéfiniment avec cette implacable vision de ruines et de cadavres intimement liés. La marée humaine dont il était question a été agressée par surprise, elle n'existe plus, elle est enfouie sous les décombres de ce monde chaotique.

Le bruitage est là pour nous permettre d'établir la relation. Nous savons qui ils étaient, et quelles étaient leurs conditions de vie, leurs préoccupations quotidiennes.

Les longs travellings de la séquence évocation créent un lourd silence, une quiétude anachronique. C'est dans cette séquence, où l'ordre des choses est rompu, que Afifi nous invite à une promenade à travers un décor absurde où les rues ne mènent nulle part, où les portes s'ouvrent sur l'absence et le chaos. C'est dans cet Agadir déstructuré qu'il nous invite à chercher le début et la fin, l'entrée et la sortie, bref une image de nous-mêmes dans un miroir brisé.

41

Et puis le temps s'est arrêté

Nous arrivons à ce qui fut une mosquée. Une lampe à filaments de tungstène pend au bout d'un long fil électrique qui descend du ciel. L'illusion est rétablie. Nous retombons dans le monde des farces et attrapes. Il n'est plus nécessaire de chercher un raccord, un lien entre le passé et le présent, point n'est besoin de s'inquiéter pour l'avenir.

Nous retournons en Agadir par le biais de la nouvelle mosquée en béton et acier symbolisant la survivance de l'ordre établi, le passé dominant le présent. Rien n'a changé. Et pourtant, tout a été fait pour créer cette illusion : architecture délibérément avant-gardiste importée à la hâte.

L'homme d'Agadir en reste absent, renié, réduit à l'état d'un simple objet.



retour en agadir de affi

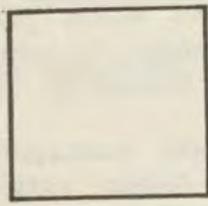




exposition jamaâ lfna, marrakech

معرض جامع لفنا - مراكش





action plastique

exposition jamaâ lfna. marrakech

A partir du 9 mai et durant dix jours, s'est tenue à Marrakech, Place Jamaâ Lfna, une exposition organisée par six peintres : Mohammed Ataallah, Farid Belkahia, Mohammed Chebaa, Mustapha Hafid, Mohammed Hamidi et Mohammed Melehi.

Cette manifestation constitue la première exposition en dehors des galeries dans l'histoire de la peinture moderne au Maroc.

45

Cette expérience que les peintres cités espèrent continuer pour mieux l'approfondir sera probablement renouvelée dans d'autres villes du pays ⁽¹⁾.

Nous donnons ici la parole aux peintres eux-mêmes pour situer dans leurs propres préoccupations, la signification de cette nouvelle forme d'action plastique.

« A Jamaâ Lfna, à Marrakech, se déroulent à longueur de journée différents spectacles populaires. Dans cette atmosphère collective, les gens (de la ville, de la campagne, de toutes les couches sociales) se promènent dans un état d'âme particulier. Nous avons accroché nos travaux dans cette place pendant dix jours. Nous avons voulu rejoindre le public populaire là où il se trouve, disponible et décontracté, et nous lui avons proposé cette manifestation vivante : des tableaux exposés à l'air libre, dans une place publique. Des travaux en dehors du cercle fermé des galeries, des salons, dans lesquels ce public n'est d'ailleurs jamais rentré, ne s'est jamais senti concerné par ce genre de manifestations en vase clos. Des travaux qui subissent les mêmes variations atmosphériques que les gens, les murs, la place entière.

(1) Elle se tient, au moment où nous mettons sous presse, à Casablanca, Place du 16 Novembre.

« Nous avons pris totalement en charge notre idée, et personne n'a servi d'intermédiaire entre nous et les gens qui sont venus par centaines voir de près nos travaux, ou qui les ont regardés de loin, des autobus, des boutiques, allant ou revenant de leur travail.

« Avec cette confrontation, nous avons voulu, non seulement nous présenter directement et sans formalités à un public varié, mais aussi remettre en question les préjugés de type académique qui, d'une manière ou d'une autre, sont arrivés à influencer la façon de regarder de l'homme de la rue. Nous avons voulu aussi réveiller l'intérêt de cet homme, sa curiosité, son esprit critique, le stimuler, faire de manière à ce qu'il intègre de nouvelles expressions plastiques dans son rythme de vie, dans son espace quotidien. Les longues discussions qui sont nées d'une manière sincère et directe nous encouragent à penser que ces buts peuvent être atteints, car, à la base, nous avons trouvé une grande réceptivité malgré les préjugés qui sont formulés à l'encontre de ce public. Et nous pouvons dire, à coup sûr que ces discussions et toute l'expérience dans son ensemble ont été très importantes pour nous : nous nous sommes en effet posés d'une manière concrète le problème de l'art intégré au cadre urbain, à la rue, à la vision éloignée, à la lumière naturelle, etc... et chose capitale, nous nous sommes rendu compte des problèmes posés par la communication artistique et des barrières qui nous restent à franchir, en nous-mêmes, entre nous, et envers ce public. »

à propos de l'édition en France et de l'éditeur p.j. oswald

par b. Jakobiak

Il y a peu de libraires au Maroc. Peu de gens qui achètent des livres... Alors vient un peu n'importe quoi... au hasard... Aussi se rendre compte de ce qu'est l'édition, la diffusion, la vente du livre dans les pays privilégiés est-il difficile.

D'où ce petit instantané : là-bas, l'édition est devenue industrie ; son seul souci : la clientèle !... faire acheter !... mais comme on ne peut savoir quel produit plaira on joue sur le nombre. Les écrivains ? simple matière première... En effet, si société Gallimard ou Denoël ou Laffont ou Le Seuil..., j'ai suffisamment de capital pour lancer 3 ou 4 ou 500 romans dans l'année, j'ai statistiquement toutes les chances d'osciller entre tel ou tel bénéficiaire... une douzaine se vendant bien, lesquels ? j'ignore... Il suffit de sortir des livres... dans le tas le gros lot !... comme à la Bourse ou au tiercé... Quoi qu'il en soit bon an mal an, dividendes normaux garantis !... Les grands magasins l'ont compris : ils font la pige aux librairies !... Qui choisit les heureux gagnants ? les best-sellers ?... personne !... le client, c'est-à-dire un magma imprévisible de besoins tous plus ou moins artificiels : tel événement politique aux antipodes, tel cataclysme, telle marote qui a pris, dont journalistes et reporters et puis critiques ont eu l'idée de tirer parti, en même temps, sans savoir pourquoi !... Ainsi la linguistique, ainsi le casse-tête à trois, « nouveau roman » — « nouvelle critique » — hyper-sérieux adepte docte... ; ainsi le jeté journalistique des vulgarisations à sensation sous fond de teint sociologico-économique ; ainsi de prétendues histoires, ainsi des semblants de documents, ainsi... ainsi... etc.

47

...Plus d'œuvre choisie pour ses qualités à elle... c'est plutôt du colin-maillard. Et bien sûr plus de poésie !... On pense avoir passé l'âge : conçu déjà anti-poète le bourgeois français a gagné ! Il lui aura fallu 3 siècles... Et même les « progressistes » français sont dans ce domaine absolument embourgeoisés. Ils ne savent même plus qu'existe, possible, vivant, vivable, un autre langage..., n'ont plus que le leur : le « bon » journal..., plus ou moins tous, en puissance, vieil atavisme, inquisiteurs !

Pas besoin de Sibérie, nous y sommes : toute émotion authentique, toute vitalité singulière, toute variété des choses, des êtres, des peuples, congelé ! iceberg ! momifié fossile au microscope examiné !... ah ces finesses d'une langue ! pas à parler ! trop écrite ! exsangue... : blizzard figé, mutisme horrible !... Quand on pense que « la symphonie pastorale » ait pu passer pour un hymne à la sensualité !... potiches ! dorures ! mondanités !

C'est bien de tout cet héritage qu'ont marre, entres autres, les étudiants en France. Pour ce qui est du livre, un jeune éditeur, pas industriel lui, Pierre-Jean Oswald, s'efforce depuis une dizaine d'années de ne pas jouer

ce jeu cannibale, de donner à lire, à entendre même, et autre chose que ce brouet.

Refusant la complaisance ambiante, il a d'abord publié, pendant la guerre d'Algérie, l'honni, le nié, l'éliminé : l'Algérien... et cet autre honni, nié, éliminé : le poète. ...Entreprise frisant l'impossible !

Sa situation précaire, le marasme de la critique incapable de reconnaître la poésie qu'elle a plus ou moins reléguée au rang des archaïsmes ; ne la cherchant même plus ; le mercantilisme absolu des agences de diffusion... l'indifférence des libraires... ne lui permettent pas de publier seulement ce qu'il voudrait ; de plus, le travail de titans qu'ils sont obligés de s'imposer, lui et sa femme, pour seulement parvenir à continuer l'entreprise, ne leur laisse sans doute ni le temps, ni la disponibilité d'esprit qui leur permettraient un choix plus rigoureux.

Cependant son catalogue offre déjà des œuvres et des auteurs importants.

Dans la collection « l'aube dissout les monstres » :

« la complainte des mendiants arabes de la casbah » d'Aït Djaffer où les coupures de la phrase obligent à un rythme, à une intonation, à une voix donc intimement liée à la révolte, à la violence d'autant plus intense qu'elle est contenue, impose une poésie orale, simple, directe, vigoureuse... l'insoutenable scandale devient concentrée dynamite car même ceux qui prétendent ne pas comprendre la poésie ne trouveront pas là le faux-fuyant de la prétendue obscurité.

« le toujours de la patrie » de Nordine Tidafi dans une radicale simplicité sait exprimer la tonique certitude du peuple algérien luttant contre l'occupant et d'une certaine façon, par cette lutte, déjà libéré,

48

« choix de poèmes » de César Vallejo, homme de cœur mais sans aucune complaisance, atteint à une densité où la douleur de vivre est liée intimement à un amour des « pauvres types » sans jamais sombrer dans le fade, l'obscène complaisance des humanismes d'intention.

Dans la collection : « la poésie des pays socialistes » :

« choix de poèmes » de Vélimir Khlebnikov (édition bilingue) fait regretter de ne pas connaître le russe ; même dans la traduction est sensible cette tension entre les mots, signe d'une poésie vraiment libérée des pensées préfabriquées portées par la langue ; s'impose alors une syntaxe singulière, l'énergie du poète devient en chacun une force brisant les slogans qu'on nous veut, tout conformisme !

Dans la collection « théâtre africain » :

« chants pour hâter la mort du temps des Orphée » de Daniel Boukman, antillais réfugié en Algérie, un ensemble de pièces (dont « Orphée Nègre » que nous avons publié dans le N° 6 de Souffles) où les « damnés de la terre » des Antilles trouvent la voix de la dénonciation et appréhendent les armes de la révolution. (a.l.)

Dans la série « théâtre en France » :

« napalm » d'André Benedetto qu'il faudrait surtout voir car l'essentiel y sont la mise en scène et le jeu des acteurs ; le livre en donne une idée et peut contribuer à la création d'un théâtre politique moins didactique que celui de Brecht c'est-à-dire plus libéré de la tradition psychologique

et du réalisme se méfiant de l'émotion, du « vérisme » ; la pièce n'est pas construite sur le canevas d'une histoire ou d'une leçon ; elle est une succession de scènes sans liens apparents mais dont la continuité s'impose, chacune jouant un aspect de la guerre du Vietnam ; jeu efficace dans la mesure où il permet d'éprouver un peu plus chaque fois ce qu'est, pour l'homme, américain ou vietnamien, cette guerre.

Dans la collection de poche :

Pierre-Jean Oswald, sans doute parce qu'il a réussi à toucher un public français déjà conditionné, n'échappe pas dans son choix à l'intimisme fade ou à l'engagement de principe

« l'enterreur et autres poèmes » d'Oliven Sten exprime bien, cependant, le désarroi, la vitalité muselée et comme endormie d'une génération traumatisée dans sa jeunesse par la seconde guerre mondiale.

« la poésie africaine d'expression portugaise » de Mario de Andrade à la fois historique de cette poésie et témoignage sur la poésie de mobilisation et de combat qui se crée au jour le jour dans la foulée irréversible de la lutte populaire armée. (a.l.)

Activités de l'Association de Recherche Culturelle (A.R.C.)

Poursuivant son programme d'activités, l'A.R.C., qui avait donné en début d'année deux séances de projections de courts-métrages marocains (Ramdani - Tazi - Bouanani - Lahlou - Rechiche - Tazi - Afifi), a organisé à Rabat .

50

— le 14 février 1969, un exposé-débat sur la jeune littérature marocaine, animé par A. Khatibi, B. Himmich et A. Laâbi.

— le 18 avril 1969, un exposé sur « Le phénomène théâtral au Maroc », par A. Laâbi, suivi d'un débat. Le même exposé a été présenté à Casablanca, à la demande de la Corporation des Etudiants de la Faculté de Droit (cet exposé reprenait une conférence donnée par A. Laâbi dans une tournée de conférences en Algérie (Alger, Oran, Constantine...), sur invitation du T.N.A.).

— le 8 mai 1969, un exposé-débat en arabe sur la « littérature marocaine actuelle », animé par MM. Berrada, Zniber, Himmich et Shimi, à Rabat.

— un exposé-débat sur « La sociologie et le Tiers-Monde » et un autre sur « Culture nationale, Judaïsme et Sionisme » sont annoncés.

D'autre part, on sait que l'A.R.C. a créé deux commissions de recherche :

— une commission artistique ayant pour but de mener un travail de recherche dans tous les secteurs de la culture nationale (littérature, arts plastiques, musique, etc...)

— une commission sciences humaines et sociales, qui a déjà commencé son travail notamment sur les classes sociales au Maroc.

Le bureau de l'A.R.C. fait appel à tous ceux que cette recherche intéresse et qui peuvent se mettre en contact avec lui à l'adresse de T. Bencheikh
— B.P. 760 — RABAT-Agdal.

Création d'une maison d'édition nationale

Le groupe d'action de Souffles ainsi que celui de l'Association de Recherche Culturelle, en collaboration avec d'autres camarades, viennent de créer une maison d'édition sur laquelle nous donnerons de plus amples détails dans notre prochain numéro.

Il a été décidé de créer trois collections : une collection littéraire, une artistique et une générale (sciences humaines, sociales, exactes, etc...).

Les fondateurs de cette maison d'édition lancent un appel à tous les créateurs et les chercheurs nationaux, au Maghreb et à l'étranger, pour qu'ils leur envoient leurs productions.

Adresse provisoire : Mohammed Melehi — 7 rue Rouget de Lisle — Casablanca.

Conférence de Abdallah Laroui

Abdallah Laroui (l'auteur de « L'idéologie arabe contemporaine ») a donné à la Maison de la Pensée (Rabat) une conférence en arabe sur le « Contenu national de la Culture ».

Festival Panafricain de la culture. Alger

Du 21 juillet au 1^{er} août 1969 se tiendra à Alger le Congrès Panafricain de la culture, patronné par l'O.U.A. et pour lequel les organisateurs ont déjà prévu la participation de 4.000 artistes et écrivains africains.

Revue libanaise « Positions »

Le poète libanais Adonis vient de fonder à Beyrouth une revue intitulée « Mawaqif » « Positions ». Quatre numéros de cette revue sont déjà parus. Adonis a écrit récemment au groupe d'action de Souffles pour l'organisation d'un échange et d'une collaboration entre les deux revues.

51

Groupe d'action de Souffles en Tunisie

Souffles vient de voir ses rangs élargis par la création en Tunisie d'un groupe d'action avec Azeddine Madani, Mohammed Kadida et Samir Ayyadi.

Alejo Carpentier au Maroc

L'écrivain cubain Alejo Carpentier vient de terminer un cycle de conférences au Maroc. Du 28 avril au 20 mai, il a donné dans diverses villes des conférences sur « L'évolution de la culture cubaine » et le « Mouvement littéraire contemporain ». Il a présenté aussi des films de court-métrage cubains dont « Historia de un ballet ».

« Le Ghoul » de Mohammed Aziza montée en Algérie

« Le ghoul », fable en 10 tableaux de Mohammed Aziza vient d'être montée par le Théâtre Universitaire Algérien, dans une mise en scène de Abdelkader Alloula, à Oran. Photos : Ali Hefied. Dessins humoristiques : Allel Bachali.

« Ras el ghoul » de Azeddine Madani

Le Club du Théâtre Expérimental de Tunis vient de monter de son côté cette pièce de l'écrivain tunisien Azeddine Madani (auteur de « L'Homme Zéro » et de « Légendes »). Mise en scène de Samir Ayyadi, Mahmoud Larnawout et Mohammed Raja Ferhat. Nous publions dans la partie arabe de ce numéro cette pièce.